

notre ville, des affiches annonçant la mise en vente de la terre de Bussiges, dépendant de la succession de M. le comte de Boufflers. C'était le dernier acte de cet établissement des Villeroï dans nos contrées. Aujourd'hui le parc est morcelé, la trace des grandes allées est à peine indiquée par quelques troncs séculaires échappés à la destruction; le pavillon des échos est méconnaissable, les objets d'art ont disparu, l'œuvre du temps est accomplie.

La main des hommes n'a pas épargné davantage les riches sépultures élevées à plusieurs des Villeroï dans le monastère lyonnais des Carmélites. L'église est démolie, il ne reste rien des mausolées qui en étaient le superbe ornement. Le cloître existe encore, mais envahi, déshonoré par de vulgaires industries, dont l'écho bruyant fait seul retentir ces voûtes consacrées jadis à la prière.

Je m'arrête, Messieurs, ma tâche est ici terminée. L'arbre dont j'ai essayé de vous décrire les rameaux vigoureux et touffus, vous l'avez vu bientôt détruit jusque dans ses racines jetées au vent. Certes, le spectacle de tant de ruines serait bien fait pour engendrer un sentiment de tristesse, si une idée consolante ne venait à notre secours. Cette idée, elle existe, Messieurs. Oui, les générations se pressent, les familles s'élèvent, s'éteignent ou retombent, les nationalités peuvent périr, la civilisation se déplacer d'un bout du monde à l'autre, mais à travers toutes ces transformations inhérentes à notre espèce, nous pouvons nous dire avec une religieuse conviction que si les passions humaines restent les mêmes, la société cependant progresse d'âge en âge, sous l'influence fécondante du christianisme. N'est-ce pas, Messieurs, la pensée la plus propre à soutenir le philosophe et à diriger les vues de l'historien ?

Lyon, novembre 1861.